

Le Traitement

de **Martin Crimp**

Mise en scène : **Nathalie Richard**

du 13 au 18 décembre 2002
Théâtre de Grammont
Montpellier

Vendredi 13, samedi 14 décembre à 20h45

Dimanche 15 décembre à 17h

Mardi 17 décembre à 20h45

Mercredi 18 décembre à 19h00

Durée : 1h15



Location-réservations

04 67 60 05 45

Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement

Général : 18 € (118,07 F)

Réduit : Collégiens/lycéens/étudiants/ groupes: 11 € (72,16 F)

Le Traitement

de **Martin Crimp**

Traduit de l'anglais par **Elisabeth Angel-Perez** - L'Arche Editeur

Mise en scène **Nathalie Richard**

Lumières :

Dominique Bruguère

Assistant lumières :

Thierry Fratissier

Musique :

Ghedalia Tazartès

Costumes :

Marielle Robaut

Collaboration artistique :

Marc Paquien

Assistante à la mise en scène :

Karine Pierre

Avec

Jacques Bonnaffé

Andrew

Alex Descas

John, l'officier de police

Akonio Dolo

le chauffeur de taxi

Valérie Kéruzoré

Nicky, la serveuse, l'actrice de cinéma, une bonne, une folle

Aline Le Berre

Anne

Jacques Nolot

Clifford

Stanislas Stanic

Simon

Christine Vézinet

Jennifer

Le spectacle a été créé le 7 novembre
au Théâtre National de Chaillot à Paris

Production

Théâtre national de Chaillot, Festival d'Automne à Paris,
Théâtre des Treize Vents, CDN de Montpellier - Languedoc-Roussillon
Centre dramatique national de Savoie, Compagnie 14-18

Avec la participation artistique du

Jeune Théâtre National

Avec le soutien du

Ministère de la Culture et de la Communication - Drac Ile de France et du British Council

Une ville : New York.

Un milieu : le monde du spectacle.

Une jeune femme qui vient vendre son histoire à un couple d'agents artistiques en quête de vécu, un auteur de comédie oublié qui veut sortir de l'ombre, l'ascension d'une stagiaire ambitieuse, la vengeance d'une star de cinéma jadis humiliée, une serveuse qui ne veut pas devenir actrice, un ingénieur électricien qui attache sa femme, un chauffeur de taxi aveugle ...

Traversée par le rythme syncopé du boogie-woogie, l'écriture délicate et ironique de Martin Crimp propulse les protagonistes dans un monde où nombre de formes théâtrales se télescopent ; au gré des mots, ils se révèlent toujours imprévisibles, multiples, aussi complexes et insaisissables que la ville elle-même.

Dans cette jungle mercenaire et menaçante, tout s'achète : non seulement les œuvres mais aussi leurs auteurs. La langue dynamique, aliénante devient alors un objet de convoitise et chacun, dans un élan cannibale, vise à se mettre en bouche les mots de l'autre.

Nathalie Richard, printemps 2002

New York boogie-woogie

New York, « jungle mercenaire et menaçante ». Dans la ville circule un chauffeur de taxi aveugle. Dans le bureau d'une agence artistique, une jeune femme vient raconter l'histoire de sa vie à un couple en quête de synopsis. Sont convoqués à l'élaboration du scénario un écrivain oublié, une star exigeante et une stagiaire ambitieuse. Ce qui se joue alors en direct, sur la scène, c'est le traitement de cette histoire, de ses acteurs et de ses personnages. Ici, le langage, architecture de désir, véhicule de pouvoir, se révèle être le théâtre où chacun des protagonistes, entre cruauté et innocence, vise à dépouiller l'autre de sa parole et de son identité. Œuvre singulière créée en 1993 au Royal Court Theatre de Londres, **Le Traitement** fait surgir de sa construction dramatique une partition impromptue au rythme tenu.

L'auteur entretient avec humour, au fil d'un suspens haletant, l'ambiguïté de personnages toujours imprévisibles, saisis par le mouvement de la ville. Auteur, traducteur anglais de Molière, de Genet et de Koltès, Martin Crimp, né en 1956, est à l'affiche de plusieurs institutions internationales avec **The country** ou **Attempts on her life**. Couvert de récompenses, son théâtre vient d'entrer au répertoire du Piccolo Teatro de Milan après avoir été joué à Broadway comme à Bruxelles. Il est pour la première fois monté en France.

« L'écriture de Martin Crimp évoque étrangement la structure géographique de New York ou d'autres grandes constructions urbaines, explique Nathalie Richard. Il s'empare d'un langage modulé par la ville elle-même. Il superpose plusieurs niveaux de sens dans une écriture délicate et ironique, traversée par le rythme syncopé du boogie-woogie. »

Comédienne depuis le début des années quatre-vingt, interprète notamment d'André Engel, Jean-Claude Fall, ou Jean-François Peyret pour le théâtre, de Jacques Rivette, Olivier Assayas ou James Ivory au cinéma, Nathalie Richard signe sa première mise en scène.

Le choix du metteur en scène

"Certains événements nous donnent la conviction absolue que l'on ne peut pas faire autrement que de faire ce choix, être de l'autre côté de la scène.

Comme actrice, outre le plaisir de jouer, de jouer avec les autres, de travailler avec un metteur en scène, de donner corps au personnage, ma passion s'est placée, au cours des années, dans la découverte et le travail du texte. Explorer son sens, ses sens, sa matière, son mouvement, ses sonorités. Comme il marche, fonctionne, comment donner à voir et à entendre au plus près ces mots qui construisent la pièce, les personnages.

La pièce de Martin Crimp, **The Treatment**, m'a profondément enthousiasmée et impressionnée. Enthousiasmée parce que le texte, le langage sont au centre même de la pièce.

Ils en sont le sujet, le corps : le corps est dans les mots, l'action est dans les mots avant tout et c'est là pour moi l'essence même du théâtre. Impressionnée parce que suspendue à cette écriture qui se déploie de scène en scène, aux mots de personnage en personnage. On glisse d'un lieu à l'autre et d'emblée on se trouve projeté dans les situations, chacune d'elles se développant de façon insoupçonnée.

On est tenu en haleine par ce monde parallèle et cependant si réel, qui sous nos yeux se construit pour nous faire sombrer dans un univers urbain cauchemardesque où brutalité, ironie, désarroi, crédulité et douceur se côtoient sur des rythmes toujours soutenus, voilà ce que je vois, ce que j'entends, ce que j'aimerais montrer.

Pour ces raisons, et bien d'autres qui restent à découvrir dans les relectures, dans le travail avec les acteurs, avec la lumière très importante pour moi dans le rapport avec la scénographie, avec le son qui sera ce qui est indiqué et écrit dans la pièce, je souhaite mettre en scène cette histoire où la délicatesse de l'écriture de Martin Crimp exprime toute la violence de la perte simultanée du langage et de l'identité.

Nathalie Richard , printemps 2001

Martin Crimp

Martin Crimp est né dans le Kent en 1956.

Elevé à Londres et dans le West Yorkshire, il suit ses études à l'Université de Cambridge, études qu'il achève en 1978.

Il est l'auteur de nombreuses pièces jouées tant à Londres qu'à New York. La plupart de ses pièces sont éditées chez Faber & Faber. Sa pièce **Femme en éclats** est publiée en France par les Editions Théâtrales.

Il est en outre, l'auteur de pièces radiophoniques ; il écrit également pour le cinéma et signe des adaptations théâtrales (dont une du **Misanthrope** de Molière qui connut un réel succès à Londres et une autre de **Roberto Zucco** de Bernard-Marie Koltès créée par la Royal Shakespeare Company).

Il travaille comme auteur en résidence au Royal Court Theatre et son œuvre a déjà été couronnée de nombreux prix. Citons, parmi ses pièces : **Living Remains** (1982), **Four Attempted Acts** (1984), **Definitely the Bahamas** (1987), **Dealing with Clair** (1988), **Play with Repeats** (1989), **Getting attention** (1991). **Attempts on her Life (Harcèlements)** que Marcel Delval a monté dans la traduction de Eric Kahane, au Rideau de Bruxelles, date de 1997 et **No One sees the video (Personne ne voit la vidéo)**, traduction de Danielle Merahi) de 1990.

L'écriture de Martin Crimp a comme particularité d'estomper comme par inadvertance, les limites entre l'art et la vie. Ses thèmes sont souvent une suite de différents moments où l'absence et le manque se révèlent pour aboutir à des formes dramatiques qui reflètent parfaitement les temps violents et désorientés que nous vivons.

Martin Crimp est doublement à l'affiche cette saison : alors que le Théâtre National de Chaillot présente **le Traitement (The Treatment)** du 7 novembre au 7 décembre, le Théâtre National de la Colline présente **Auf dem Land (The Country)** du 6 au 9 novembre dans une mise en scène de Luc Bondy.

Entretien / Nathalie Richard

Une actrice à la découverte d'un auteur

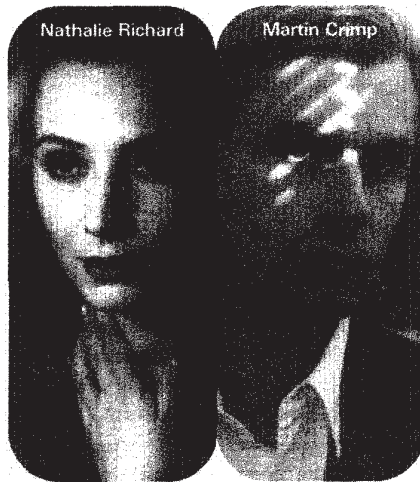
Nathalie Richard jouait en 1987 sous la direction de Jean-Claude Fall *Par les villages* de Peter Handke au Théâtre de la Bastille. D'autres aventures suivirent avec Catherine Anne, Beaunesne, Engel, Peyret... Et le cinéma surtout avec Rivette, Assayas, Corsini, Vermillard, James Ivory... Aujourd'hui, elle met en scène *Le Traitement* de l'Anglais Martin Crimp avec notamment Jacques Bonnafé. Pour une écriture pleine d'esprit, une sorte de polar...

Comment raconteriez-vous le *Traitement* de Martin Crimp ?

Nathalie Richard : La pièce est difficile à raconter. Elle se passe dans le monde urbanisé d'aujourd'hui, plus précisément celui de la création cinématographique et l'industrie y afférant. Anne, une jeune fille, vient raconter son histoire vraie à des producteurs de cinéma qui sont à la recherche de la vie pour fabriquer un scénario. Puis l'histoire d'Anne va se conjuguer avec la comédie d'un auteur. S'ensuit la préparation de ce traitement de l'histoire initiale. On peut aussi concevoir la pièce comme l'aventure d'une

jeune fille qui sort pour la première fois dans la ville et y rencontre des étrangers : les producteurs, le chauffeur de taxi, le brocanteur poète... Une sorte d'*Alice au pays des Merveilles* dans l'ambiance du temps, saisie dans le rythme effréné de la ville.

donne une vision contemporaine d'un certain milieu. Les scènes arrivent là où on ne les attend pas : la cruauté qui se dégage vient justement de ce qu'elles sont différées. La violence ressentie n'est pas celle de la passion ; elle est issue au contraire du mécanisme froid de la pensée. Les relations de travail et de désir sont perçues à travers le langage, les regards, les positions du visage, les gestes. La scène propose des corps, des voix et des façons de penser différentes ; nul ne peut être véritablement cerné, et reste en suspens l'ambiguïté, l'équivoque. Les acteurs sont des explorateurs de leur texte dans l'espace qu'ils foulent. D'où les découpés des vitres et des transparents du décor. Et le travail fondamental de la lumière qui permet de glisser ici et là.



Le monde en question ne peut être plus chaotique ni plus avide.

N. R. : C'est un univers houleux qui zappe perpétuellement et glisse sans cesse d'un cadre à l'autre, comme le mouvement même d'un ordinateur – un jeu entre micro puce et les données. Il sort de ces manipulations beaucoup d'esprit et de drôlerie. Les personnages sont opportunistes et répondent à la loi du cannibalisme. L'attention de chacun est continue et soutenue : il faut attendre toujours la formule à saisir, ne pas manquer l'écoute mais plutôt la dérober. On existe en prenant la parole de l'autre et les mots ne cessent d'être repris par tel ou tel. Ce qui exige de la rigueur et de la concentration. La relation des personnages à leur propre corps est ainsi trouble et lointaine. Et au théâtre, il faut non seulement se donner à voir, mais encore donner à voir...

**Propos recueillis par
Véronique Hotte**

Ce traitement travaille sur le morcellement de l'expérience individuelle et de la réalité.

N. R. : Le mot de traitement est à prendre dans le sens de concept quand on parle de dossier de production. C'est également le traitement de texte, le traitement d'Anne, le traitement entre les personnages. Leurs relations et leur vérité ne relèvent que du travail seul mêlé à l'angoisse et au désir. Le groupe

**Le Traitement, de Martin Crimp,
traduction Elisabeth Angel-Perez, mise en
scène de Nathalie Richard, du 7 novembre
au 7 décembre 2002, du mardi au samedi à
20h30, dimanche à 15h, relâche lundi, au
Théâtre National de Chaillot 1 place du
Trocadéro 75116 Paris Tél. 01 53 65 30 00.
Texte publié à l'Arche Éditeur**

M E T T E U R S E N S C È N E

Nathalie Richard

UNE MAIN DE FER DANS UN GANT DE VELOURS

LE TRAITEMENT

On la connaissait actrice, présence radiante traversant les plateaux de théâtre et les écrans de cinéma. On la découvre jeune metteur en scène, heureuse et déterminée. La pièce de Martin Crimp, Le Traitement, sera l'occasion, pour Nathalie Richard, d'effectuer un passage à l'acte, mûri de longue date et qui, n'en doutons pas, est à prouver au sérieux.

Ne pas se fier aux apparences ! Ce n'est pas parce qu'elle est mince et blonde que Nathalie Richard est fragile. A presque 40 ans, la comédienne passe de l'autre côté du manche pour effectuer sa première mise en scène. Elle crée, à Chaillot, dans le cadre du Festival d'Automne, *Le Traitement*, de l'auteur américain Martin Crimp. Elle assume, avec une tranquille détermination, ce changement de statut et s'est entourée d'une distribution bétonnée qui va de Jacques Bonnaffé à Jacques Nolot. Si elle a peur, Nathalie Richard n'en laisse rien paraître. Elle affiche l'assurance de ceux qui se savent à la bonne place et au moment propice. Elle tient à le dire : « *Ce n'est pas un caprice !* » Cette mise en scène, elle la voulait depuis longtemps : « *Mon apprentissage s'est fait sur les plateaux, comme comédienne* ». Pour que le désir devienne acte, il ne manquait qu'un texte. Elle a pensé à des classiques (Shakespeare, Wedekind) jusqu'à ce qu'elle lise, il y a deux ans, *Le Traitement*. Elle cherchait un auteur, elle venait de le trouver. La rencontre avec Martin Crimp a créé l'évidence. « *Je dois monter ce texte. Il m'est impossible de faire autrement* ». *Le Traitement*, dont la fable se déroule à New York, raconte, dans ses lignes et son propos, beaucoup de la jeune femme elle-même : ses allées et venues entre cinéma et



théâtre, sa passion pour le langage, sa fascination pour l'équilibre incertain entre réalité et fiction. « *Je lis, chez Martin Crimp, un reflet de mes propres questions sur l'écriture, la musicalité. Egalement cette connexion avec l'état d'un monde dans lequel je vis* ». Nathalie Richard parle de la pièce en riant, et cette gaieté dit tout du plaisir qu'elle

ressent à se lancer dans l'aventure. « *Je suis contente* », affirme-t-elle, sobrement. Elle est de ces actrices, rares, qui rayonnent sur les scènes. Elle possède ce quelque chose de mystérieux qui a à voir avec la grâce. Miracle identique, lorsqu'elle apparaît au cinéma, lequel ne cesse, d'ailleurs, de faire appel à elle. Sourire lumineux, teint diaphane, silhouette frêle et voix douce : l'alchimie, en ce qui la concerne, suscite le magnétisme. Lorsqu'on l'a vu jouer une fois, on ne l'oublie plus. Elle est tombée sous le charme du théâtre à l'âge de 5 ans. Spectatrice contrainte, elle s'ennuyait ferme sur les sièges de la Comédie-Française, jusqu'au moment précis où le spectacle l'a kidnappée et entraînée dans sa magie. Depuis, elle n'a plus lâché prise, elle qui, enfant, pratiquait plutôt le patinage. Cours privé, formation de danseuse professionnelle, long séjour aux États-Unis, puis retour à Paris où elle intègre le Conservatoire national d'art dramatique, en 1983, aux côtés, notamment, d'Aladin Reibel, d'Elizabeth Vitaly ou d'Abbès Zahmani. A la sortie, les rôles se succèdent naturellement et sans relâche. Théâtre et cinéma se disputent la comédienne. D'un côté les réalisateurs, Chantal Akerman, Jacques Rivette, Olivier Assayas, l'attirent vers le grand écran. De l'autre, les metteurs en scène la réclament. Jean-Pierre Vincent,

André Engel, et plus récemment Jean-François Peyret sont de ceux-là.

Elle va des uns aux autres, sereine, constatant simplement : « *Ce n'est pas le même métier. Le fondement est le même mais la pratique physique et intellectuelle diverge. Le temps et l'espace sont différents. En fait, au cinéma, on entretient un rapport plus proche à la caméra et aux gens qui sont là. C'est aussi ce qui me plaît : toucher de près les structures, observer comment tout ça se fabrique* ».

Dans ces conditions, pourquoi ne pas avoir réalisé un film ? Question balayée d'un revers de la main et à laquelle elle répond sans l'ombre d'une hésitation : « *Parce que j'ai une vraie histoire avec le théâtre. J'adore ce lieu. J'aime les acteurs. Et je reste captivée par les raisons qui poussent des personnes à entrer dans une salle où la lumière va s'éteindre, par ce moment où l'imaginaire prend le pouvoir* ». Elle qui démarre à la mise en scène se défend d'être sous influence et ne se revendique que d'elle-même. Elle travaille. C'est tout. Elle travaille beaucoup. Elle pose les problèmes et les règle un à un. Elle ne s'embarrasse pas d'états d'âme inutiles même si elle n'étudie pas les questions. « *Je connais le doute mais je n'ai pas le temps d'y penser. Il faut avancer* ».

C'est ainsi que Nathalie Richard agit, fait et fabrique. Ainsi qu'elle construit son spectacle, pierre à pierre, aussi heureuse qu'un gosse qui recompose un puzzle. « *Je m'occupe de tout, je vais aux ateliers, je touche les matières, je regarde les décors. J'observe les acteurs, je cherche comment les rendre beaux et les tranquilliser. Mettre en scène est un plaisir tactile et charnel, non pas éthéré mais véritablement physique* ». Derrière le pragmatisme affiché, se dessine une volonté de fer et une personnalité résolue qui mène les choses à son rythme. Parce que Nathalie Richard est metteur en scène, elle ne jouera pas sur le plateau (« *quel pied !* », s'exclame-t-elle). Parce qu'elle est actrice de formation, elle impose sans transiger ses points de vue aux acteurs. Elle est mûre pour la mise en scène et le sait. Sa place est légitime, son trajet, logique, son intuition, fondée. La preuve ? « *Je voulais être à Gémier à cause du cadre de la salle qui me rappelle un dispositif cinématographique. Je me suis rappelé, il y a peu, que Gémier était aussi la première salle dans laquelle j'ai joué !* » Il n'y a pas de hasards dans la vie de Nathalie Richard. Il n'y a que des nécessités.

Jolène Gayot

A U T E U R S

S A N S FRONTIÈRES

MARTIN CRIMP : LES JUNGLES DE LA VILLE

Un chauffeur de taxi aveugle, perdu dans New York, en direction d'une rue improbable, une jeune femme séquestrée qui livre son histoire à un couple de producteurs cynique, un auteur démodé en mal de célébrité à qui l'on trouve les yeux en pleine rue... *Le Traitement*, de Martin Crimp, plonge le lecteur dans un univers hallucinatoire à l'humour tranchant. Par « traitement », Crimp désigne la façon dont les deux protagonistes, Jennyfer et Andrew, utilisent les histoires des autres. Un terme clinique et glacial, comme ces personnages qui exècrent la musique, se nourrissent de poissons crus et traquent les récits de vies brisées.

Et, à l'instar des autres figures de la pièce, pour le moins « typées » (un Noir, une secrétaire arriviste...), ces deux businessmen ne cessent de parler. Leurs phrases sont courtes, incisives, parfois cinglantes et trouvent, à chaque fois, un écho. Dans ce New York désincarné, chacun « exploite » le vocabulaire de l'autre. Les mots sont repris, réutilisés, transformés, de la même façon que l'histoire d'Anne, la jeune femme abusée par son mari, se réécrit peu à peu, à son insu. Le langage nous tient en haleine dans cette urbanité à la limite du cauchemardesque. Comme le boogie-woogie qui accompagne les paroles, les mots se télescopent sur un rythme toujours plus soutenu. Du grand art. Comment expliquer que cet auteur talentueux soit resté si longtemps inconnu du théâtre français, alors qu'en Italie, en Allemagne, au Portugal, en Belgique, ses pièces sont connues



■ *Auf dem Land*, mise en scène de Luc Bondy.

et applaudies depuis plusieurs années ? Qui sait... Pour rattraper le temps perdu, le Festival d'Automne présente deux pièces de cet auteur anglais : *Le Traitement*, donc, est mise en scène par Nathalie Richard, et *Auf dem Land (A la campagne)*, qui ne bénéficie pas encore d'une traduction française, par Luc Bondy. Créé en 1993 au Royal Court Theater de Londres, *Le Traitement*, publié à L'Arche avec, à sa suite, *Atteintes à sa vie*, est pour Crimp une description de ce que « l'art doit faire à la vie pour qu'elle devienne l'ombre d'elle-même ». Estomper les limites entre le théâtre et la réalité pour mieux décrire les ambiguïtés et les paradoxes de notre confuse

époque, tel semble être son thème favori. *Auf dem Land (A la campagne)* s'intéresse à un tout autre sujet, celui de la fascination qu'éprouvent pour la campagne, les bourgeois de la ville, les « bobos » du monde entier si l'on peut dire. Cette façon qu'ils ont d'idéaliser la verdure, le silence, le vide, et de transporter leurs névroses avec eux, tout en pensant qu'ils en sont épargnés.

Martin Crimp connaît bien la campagne pour avoir longtemps vécu dans le Kent où il naquit en 1956, puis dans le West Yorkshire. De cette enfance dans la verdure, il dit garder un horrible souvenir de stérilité, d'éloignement et de temps perdu loin du reste du monde.

Aujourd'hui, il vit à Richmond, dans la banlieue londonienne, théâtre de ses débuts dans les années 80, à la radio tout d'abord où il reçoit de nombreux prix. C'est l'Orange Tree Theater, de Richmond, qui produit ensuite ses premières pièces. En 1993, il obtient le John Writing Award for Drama, ainsi que différentes bourses d'écriture. Après une bourse de résidence à New York en 1991, il entre comme auteur associé au Royal Court Theater à Londres en 1997. Depuis, il a signé de nombreuses adaptations, surtout de théâtre français. Il a traduit Genet, Marivaux, Koltès, Ionesco et tiré de ces travaux une connaissance profonde de la structure des textes. Son adaptation du *Misanthrope* de Molière connut un réel succès à Londres et celle de *Roberto Zucco*, de Koltès, fut créée par la Royal Shakespeare Company. Avec son écriture précise et aiguisée, Martin Crimp affirme qu'il est un auteur précieux, dont il nous reste encore tout à découvrir.

Marion Vignal

Le dramaturge britannique est joué pour la première fois à Paris, avec deux pièces mises en scène par Luc Bondy et Nathalie Richard

Les dangereuses subversions de Martin Crimp

LONDRES

de notre envoyé spécial
C'est un paradoxe bondissant qui grime les marches du Royal Court Theatre à Londres. Un paradoxe que le plus attentif à la langue et au théâtre français des « nouveaux dramaturges » britanniques soit donné pour la première fois à Paris en allemand. Joué dans toute l'Europe, Martin Crimp (46 ans) fait une entrée tardive en France par la porte du Festival d'automne, au Théâtre de la Colline, avec sa dernière pièce, *The Country* (« La Campagne »), devenue *Auf dem Land* (« A la campagne ») sous la direction de Luc Bondy à Zurich. *La Campagne*, que Louis-Do de Lencquesaing présentera à la Maison des arts de Créteil du 21 au 26 janvier 2003, représente un tournant néo-classique dans une œuvre où la critique britannique tentait de repérer les signes d'une cérébralité toute française, dont témoigneraient *Le Traitement* (1993), mis en scène à Chaillot par Nathalie Richard, et *Atteintes à sa vie* (1997). Vu de Londres, Martin Crimp n'est-il pas

aussi traducteur de Molière (*Le Misanthrope*), Molière (*Le Trompeur de l'amour*), Genet (*Les Bonnes*), Ionesco (*Les Chaises*), Koltes (*Roberto Zucco*) ?

Le dramaturge britannique aborde les entretiens avec une vigilance aimable, ramenant régulièrement ses cheveux mi-longs derrière l'oreille. Visage mince, frémillant. Diction précise de l'Anglais lettré. Accentuations dégageant les niveaux, éloignant les faux amis trans-Manche, éclairant les phrases et terrassant les clichés. Il concède : « *Franchement, j'aimerais bien ne rien traduire du tout.* » Oui, il y a pris du plaisir, oui, l'économiste a joué. Il s'amuse des mondanités qui ont entouré la création du *Misanthrope* à New York, à cause d'Uma Thurman-Célimène. « *Ce sont les metteurs en scène qui m'ont attiré vers la traduction.* » Katie Mitchell, qui a créé *La Campagne* au Royal Court Theatre et *Atteintes à sa vie* au Piccolo Teatro de Milan, lui a demandé *Les Bonnes* ; et Simon McBurney a voulu *Les Chaises*, pour son Théâtre de Complicité.

Dès l'adolescence, Martin Crimp adore Ionesco. « *ce type d'auteurs* ». A l'époque, il baigne dans le théâtre, mais n'aurait jamais imaginé en faire son métier. A Cambridge, c'est Joyce qui l'attire, le capté, le dévore. Le jeune homme écrit son premier roman sous influence, un peu surpris que personne ne songe à le publier, et finalement ravi d'y avoir échappé. Il a commencé de « *dériver vers le théâtre, dans le théâtre, à travers le théâtre* ». Et il y dérive toujours, même s'il se sent parfois prêt à céder aux tentations d'autres écritures. Il tente de contrôler les opérations depuis un port d'attache : Richmond, au sud-ouest de Londres, où il s'installe au sortir de l'université. A sa porte, il trouve une petite salle du *fringe*, le Orange Tree Theatre. Une aubaine. On y monte ses premières pièces au début des années 1980, on l'encourage. Le Royal Court, second port d'attache, prend le relais à partir de 1990.

Un an après, à la faveur d'un échange de résidence entre le Royal Court et les New Dramatists à New

York, Martin Crimp traverse l'Atlantique. « *Le Traitement est ma réponse personnelle à New York, à ce qu'elle était alors. Pour moi qui arrivais de Londres, New York était une ville oppressante, et il y avait un plaisir tordu à se sentir écrasé. Après avoir écrit ma pièce, j'ai découvert l'Amérique, de Baudrillard. Ses réactions étaient semblables. Il était, certes, plus âgé, mais découvrait les Etats-Unis pour la première fois, et ressentait la même oppression, la même excitation. Il déteste et il aime en même temps ce qu'il voit.* »

LA FEMME, AU CENTRE

Mais *Le Traitement* est aussi une manière de prendre ses distances avec une certaine Angleterre. Par la langue. « *Tous les personnages sont supposés être américains. Ainsi, Anne peut utiliser le même vocabulaire qu'Andrew. Dans un contexte britannique, il y aurait eu polarisation de classe entre l'opprimé et l'opprimeur. J'ai pu les rapprocher.* »

La langue est au cœur de la démarche crimpienne. Dans *La Campagne*, Corinne et Richard, les

deux amis, parlent l'anglais d'Angleterre, et Rebecca, la plus jeune, celui des Etats-Unis. « *Deux cultures se rencontrent. Celle de la classe moyenne britannique, réservée, qui n'aime guère exprimer clairement ses sentiments, comme moi. Et celle d'une jeune Américaine, plus superficielle peut-être, mais surtout plus directe. Leurs langages sont en conflit.* » Après avoir opéré un travail de fragmentation de la narration avec *Le Traitement* et plus délibérément encore avec *Atteintes à sa vie*, Martin Crimp en est venu à une forme plus traditionnelle avec *La Campagne*. « *Il y a une limite à l'éclatement des choses, un moment où le besoin de synthèse advient. Les cinq actes étaient essentiels. J'ai eu besoin de cette structure en arche.* »

Et il y a cette question de la femme, physiquement présente ou absente, jeune assurément, au centre des trois pièces. Martin Crimp est attentif à son évolution. « *Dans Le Traitement, Anne a beau contester son rôle comme victime, elle l'est néanmoins. Dans Atteintes à sa vie, la femme retourne la violence de*

l'agresseur contre lui, et entre, par ce geste, dans la création artistique. Dans La Campagne, finalement, les femmes obtiennent leur revanche sur les hommes. La jeune Rebecca détruit par la vérité, et Corinne refuse de se plier aux conditions masculines. Chaque pièce m'a donné à toucher de très réelles présences humaines. Si je ne trouvais pas cela si fascinant, je n'écrirais pas pour le théâtre. Parce qu'il contraint de manier des choses dangereuses, en passant le relais à des processus hors de votre contrôle. Une pièce ne part pas d'une idée, mais d'une simple image, sans doute une image cachée derrière quelque chose, et l'essai de voir où elle conduit. Le Traitement et Atteintes à sa vie ont été écrits dans cet esprit d'improvisation. Je n'avais aucune idée de ce qui allait se passer, et c'est ce qui m'excitait. »

Jean-Louis Perrier

Le Traitement et Atteintes à sa vie, de Martin Crimp. Traduits de l'anglais par Elisabeth Angel-Perez, L'Arche, 14 € et 10 €.



August Zimmer et Susanne Lothar dans « Auf dem Land » (A la campagne), mis en scène par Luc Bondy.

RUTH WALZ PHOTOGRAPHIE

Nathalie Richard, metteur en scène du « Traitement »

« Aucun personnage n'est vraiment victime ni bourreau »

ON LA CONNAÎT comme comédienne, au théâtre (*On ne badine pas avec l'amour* de Musset mis en scène par Jean-Pierre Vincent, *Les Légendes de la forêt viennoise* d'Horvath et *Woyzeck* de Büchner mis en scène par André Engel) et au cinéma, où elle a tourné avec Olivier Assayas, James Ivory, Michaël Haneke ou Jacques Rivette – elle était merveilleuse dans *Haut bas fragile* (1994). Pour sa première mise en scène, elle a choisi *Le Traitement*, de Martin Crimp.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement plu dans *Le Traitement* ?

J'ai aimé immédiatement que la pièce se passe dans le cadre d'une grande ville, New York, dont Crimp rend très bien les pulsations : il arrive à donner le rythme

de la ville, le rythme des pas des gens dans la ville, celui de leur parole. Ce qui m'a plu, aussi, c'est que *Le Traitement* soit l'histoire d'un « traitement » de texte, une pièce sur le cinéma qui dans sa construction même a un côté cinématographique.

Quel est pour vous le thème majeur de la pièce ?

On pourrait le définir ainsi : comment, dans notre société, la spontanéité et l'originalité n'ont pas leur place, comment un discours libre, totalement singulier, est toujours ramené à quelque chose de convenu. Ce qui évoque plein de choses, y compris *Loft Story*. Face à cela, le théâtre de Crimp est un perpétuel terrain mouvant, où l'on n'arrive jamais à définir un personnage

complètement. Je trouve passionnante cette mobilité poétique et psychologique : c'est aussi grâce à elle que Crimp réussit si bien à décrire le monde dans lequel nous vivons. En même temps, il ne nous dit jamais comment il faut penser, notamment politiquement : il y a vraiment dans son écriture quelque chose de l'ordre de l'ambiguïté ; d'ailleurs aucun des personnages n'est vraiment victime ni bourreau.

A quelle tradition ou courant théâtral se rattache Martin Crimp ?

Il se rattache à toute une histoire du théâtre. On peut le rapprocher de Beckett et de Pinter, mais on sent qu'il est aussi totalement imprégné par Shakespeare. Com-

me tous les grands auteurs contemporains – on peut dire la même chose de Koltès, que Crimp a d'ailleurs traduit en anglais –, il raconte dans le même mouvement une histoire totalement d'aujourd'hui et l'histoire de tout le théâtre, et il le fait de manière extrêmement délicate, sans jamais rien asséner. *Le Traitement* peut donner lieu à de multiples niveaux de lecture, évoquer de nombreuses pièces et de nombreux personnages : Anne, par exemple, peut faire penser à la Lulu de Wedekind, dans son rapport à la corruption et à l'argent, dans le fait qu'elle se décrit par le langage alors que c'est son corps qu'on va prendre, et qu'on va laisser...

Pouvez-vous préciser la relation entre Crimp et Shakespeare, qui est présent directement dans *Le Traitement* avec une scène d'*Othello* ?

Othello est une pièce sur la possession et la jalousie, thèmes dont parle aussi *Le Traitement*. Mais surtout, Crimp, comme Shakespeare, montre comment tout passe par les mots, se passe DANS les mots : dans *Othello*, c'est vraiment Iago qui par les mots qu'il prononce va provoquer la jalousie et l'aveuglement d'Othello.

Le Traitement est une pièce cruelle – et non pas violente –, d'une cruauté très élisabéthaine. Enfin, Crimp est aussi très proche de Shakespeare sur un point : son utilisation du langage est très subtile, ses évocations sont extrêmement poétiques, mais en même temps il dit de façon très nette ce que c'est que de vouloir prendre la place de l'autre, que de vouloir tuer l'autre... tous ces processus et ces mécanismes du pouvoir et de la séduction.

Propos recueillis par
Fabienne Darge

Théâtre national de Chaillot, du
7 novembre au 7 décembre. Tél. :
01-53-65-30-00.

CRIMP PASSIONNEL

THEATRE.
A la Colline et à Chaillot, deux pièces du dramaturge anglais, encore inconnu en France.

Auf dem Land (la Campagne)
 de Martin Crimp, m.s. Luc Bondy
 (en allemand, surtitré),
 les 5 et 9 novembre au Théâtre de la Colline, Paris XX^e; tél.: 01 44 62 52 52
Le Traitement
 m.s. Nathalie Richard, jusqu'au
 7 décembre au Théâtre National de Chaillot, Paris XVI^e;
 tél.: 01 53 65 30 00.

Martin Crimp est né dans le Kent en 1956, le jour de la Saint-Valentin. Il a étudié à Cambridge. Ses parents, eux, n'étaient pas allés à l'Université. Il y a chez l'homme mince, devenu cet auteur de théâtre «*apparemment en train de se faire un nom*», comme il l'écrit lui-même avec humour, il y a chez lui une sorte de mise à distance perpétuelle, mêlée de sérieux; énigmatique sans affectation, il sait que jouer du piano le rassérène. Cet élégant dégingandé, au visage aigu sous des cheveux clairs et fins coupés en un mobile carré mi-long, aura donc attendu 2002 pour être tout soudain «*découvert*» en France (1), alors que ses pièces ont déjà été montées en Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Italie, en Roumanie, et qu'il s'est fait un nom à New York, notamment grâce à ses traductions des *Chaises* et du *Misanthrope*.

Entomologiste. C'est en lisant Ionesco que l'adolescent Crimp est venu au théâtre. Plus tard, il traduira Marivaux et Genet. Et c'est grâce à lui si la pièce ultime de Koltès, *Roberto Zucco*, a été jouée à Stratford-upon-Avon

en 1997. La même année, le Royal Court donnait *Atteintes à sa vie* (*Atteintes à sa vie*), sa neuvième pièce. Le titre aussi bien signifie «*tentatives*» qu'«*atteintes*»: un kaléidoscope composé de dix-sept mini-scénarios pour un personnage de femme se glissant dans dix-sept rôles inconfortables, entre terrorisme et suffocation face au monde globalisé et laminant.

Martin Crimp appartient à la génération de ces «*jeunes gens en colère*» du théâtre anglais contemporain venus vers les années 90 prendre la relève des Bond, Pinter et autres Barker ou Ravenhill. Pourtant, aucune affirmation d'engagement politique. Il ausculte l'absurdité du consumérisme à son stade de planétaire décomposition, il décortique l'impossibilité d'une communication entre les êtres. Disséquant les faits, décomposant les gestes, déboulonnant les paroles, il dévisse toutes les réactions automatiques avec une méticulosité d'entomologiste-mécanicien et un savoir de sociologue, d'analyste des comportements. Il avance avec une implacable technique, un savoir de l'aliénation, acquis au temps où il gagna sa vie comme scribe dans le marketing publicitaire.

Flux et vertiges. En fervent de Joyce et de Beckett, Crimp se laisse emmener par les mots, des flux s'imbriquant, se répétant, se chevauchant, puis se tarissant, et repartant. Souvent, à la fin des phrases, vient ce tiret oblique: / par lequel l'auteur, qui répugne aux didascalies, indique qu'à ce point le protagoniste A verra sa voix recouverte par le protagoniste B. «*Et si elle se réveille? - Elle ne va pas se réveiller. Crois-moi.*»

La femme, Corinne, parle. De l'autostoppeuse ramenée par son mari, médecin, camé à l'héroïne, dans cette maison à la campagne. Campagne qui serait le lieu de leur bonheur. La femme amorce une question, le mari répond d'avance. Ces deux anéantis - héros de la *Campagne* - jamais n'ont du savoir s'attendre, s'entendre. Et pourtant ils forment un couple, un étrange animal à deux bouches. Et lui en désire une autre, qui donc est là, intruse dans leur rêve de vie ●●●

●●● saine. Et ces trois s'enviesagent, se menacent deux par deux, et le pire des trois est l'homme, et, à la fin, la légitime, au sol, prend l'attitude initiale de la fantasmée. Et l'inquiétude, et l'humour, et les vertiges du non-dit se succèdent en petites phrases, en questions d'apparence anodine.

Soupçon. Tout cela affleure dans la mise en scène par Luc Bondy de cette pièce où chacun ment. Anna Böger prête sa silhouette longiligne et charnelle à la fois, sa dégaîne ondulante au personnage de «*diseur de vérité*» de Rebecca, rôdeuse américaine en cette campagne anglaise, révélateur des gouffres et catalyseur du

soupçon qui ne demandait qu'à pointer entre Richard (August Zirner, impeccablement compact) et cette Corinne à qui Suzan Lothar donne une vulnérabilité d'héroïne à la David Lynch.

Les personnages de «*la Campagne*» sont à l'image des sushis qu'ils mangent: ils semblent lisses, brillants, mais dès qu'on veut les saisir avec des baguettes, ils se dérobent, résistent.

n'avons pas les mots pour décrire cet état des choses, cet état du monde.» Andrew et sa femme Jennifer vivent dans une société où l'on «*monte des projets*»,

où l'on croit être les maîtres du mot, les as du scénario jackpot. Quand Anne débarque dans cette *high society* des communicants (artistes et publicitaires, mêmes ébats, même idéologie du produit performant), elle vient monnayer sa vie de femme d'en bas, son seul capital. Ils ne sont pas du même monde, les mêmes mots ne veulent plus dire la même chose, il y a maldonne, la langue a beau faire ses moulinets, elle se fissure, la vie (donc la mort) rentre par la fenêtre.

L'art de Crimp, somme toute de salon (urbain et d'aujourd'hui, avec ses DVD, ses réponses de pizzas), excelle à explorer ces dépressions d'identités piégées. Les personnages sont à l'image des sushis qu'ils mangent: ils semblent lisses, brillants, mais dès qu'on veut les saisir avec des baguettes, ils se dérobent, résistent. Entre le riz, ce corps du sushi, et la tranche de poisson cru en forme de langue, Crimp tient le rôle swingant du wasabi, la piquante moutarde japonaise. Laquelle excite les papilles.

Trompe-l'œil. Chez Crimp, le babil est roi comme chez Nathalie Sarraute, et flanqué du même fou: l'ère du soupçon. Bref, les apparences sont toujours trompeuses, à commencer par celle des mots. «*Traitement*» est un mot bien connu des ordinateurs, mais il est aussi familier aux docteurs. A quel sens se vouer? Le théâtre de Crimp parle pour, précisément, ne rien dire d'univoque. Anglais, cruellement anglais (pardon pour le pléonasme), on peut voir en lui un fils endiablé de Pinter. *Le Traitement* est censé se passer à New York, mais c'est un décor en trompe l'œil, la langue vient d'Angleterre, ce pays où, après avoir bavardé autour d'un thé, d'un whisky ou d'une ligne de coke, on enfonce une fourchette dans les yeux d'un semblable. On comprend que l'actrice (chère à Rivette), discrète et incisive, Nathalie Richard, ait choisi pour signer sa première mise en scène de monter *Le Traitement*. Elle y a trouvé ce qu'elle cherchait sans doute, du pain bénit pour les acteurs, du pain empoisonné. Devant un décor réduit à une abstraction, elle chorégraphie les gestes et rythme les débits d'une subtile distribution emmenée par Jacques Bonnafé (ce roi du tact) où Jacques Nolot campe un auteur sur le retour et où les trois actrices (Aline Le Berre, Christine Vezinet et Valérie Kéruzoré) se renvoient admirablement la balle ●

(1) Traductions à l'Arche: la *Campagne* par Philippe Djian, *Le Traitement* par Elisabeth Angel-Perez, *Atteintes à sa vie* par Christophe et Michelle Pellet.

France Culture diffusera les mises en ondes des trois pièces, les dimanches 10, 17 et 24 novembre, de 14h à 16h.